

Lettre au père ¹.

Qu'est-ce que le désir de savoir, thème que le Collège a choisi de travailler, peut bien avoir à faire avec la pulsion de mort ? Telle était la question qui m'agitait quand par hasard je suis tombée, dans le *Monde des livres*, sur une phrase : "Celui qui meurt ne peut pas avoir de père". Cette phrase est extraite d'un texte de fiction, aux accents fortement autobiographiques, dit l'article du *Monde* ; l'auteur Carol Bernstein écrit la lettre qu'un père mourant écrit à sa fille de deux ans. S'il est vrai que ce livre contient des éléments autobiographiques, on peut dire que ce texte n'est pas la lettre d'un père mais une lettre au père. Le titre en est "La part secrète". Une autre citation : "Mourir est un sale secret que personne ne veut connaître". Ne rien en vouloir savoir est, n'est-ce pas, le contraire du désir de savoir, le désir de savoir travaillant à faire reculer à l'extrême limite ce rien vouloir savoir. Or de certaines passes entendues me revenait l'écho que de la faille ouverte par la rencontre avec l'inéluctable mort du corps pouvait s'isoler au plus près ce désir de savoir, ce désir d'analyse, au plus près car là impossible de faire semblant ni de s'en donner les airs. Dans l'instant de cet affrontement, qu'il s'agisse du corps propre ou du corps d'un autre, par exemple d'un père, l'impuissance est sur le même bord que l'impossible. Dans ce moment d'ouverture, qui est côté temps en accéléré, et côté espace aussi plat qu'une feuille de papier, il peut se produire un déboulé des signifiants essentiels, ceux qui justement participent au contrepoint muet joué par la pulsion de mort et qui peuvent venir, réduits, métamorphosés en lettres, s'inscrire sur la partition du sujet. Lettres qui au bord du trou sont éponges à jouissance, jouissance de l'Autre s'entend ; traits, frêles et pathétiques, jetés en hâte sur le papier. D'abord ratures, rayant le texte où le sujet restait encore collé, ou surimpression en gras, puis sorte de colophon au bas d'un parchemin. Le geste est sûr, mais quelle main les trace ? Certaines passes témoignent de la compulsion à écrire dont sont alors saisis certains, par exemple à écrire des lettres au père. Serait-ce manière de contrer le réel de la compulsive répétition ?

Il y a une *Lettre au père*, qui a sa place dans la littérature, c'est celle que Franz Kafka écrivit mais n'envoya jamais à son père. De Joyce, Lacan disait qu'il n'avait pas besoin de psychanalyse, étant dans son écriture parvenu à ce qu'on peut en attendre de mieux en sa fin. Kafka, qui, étant donné le milieu intellectuel qu'il fréquentait, n'ignorait pas l'existence de la psychanalyse, même

¹ Exposé fait dans le cadre de l'enseignement du Collège de la passe à Paris, le 20 mars 1999.

s'il y fait rarement allusion, ne semble pas avoir eu l'idée d'y avoir recours. Dans des notes qu'il a laissées, figurent quelques lignes où il exprime son refus de voir des maladies dans les manifestations maladives que la psychanalyse croit avoir mises au jour et où il dit que la partie thérapeutique de la psychanalyse est une erreur désespérée (*hilflos*). "Toutes ces prétendues maladies, si tristes qu'elles aient l'air, sont des faits de croyance, des ancrages dans je ne sais quel sol maternel de l'homme qui se trouve dans la détresse." Il évoque le manque de communauté religieuse et le grand nombre de sectes. De tels ancrages, dit-il, ne sont pas la propriété individuelle de l'homme mais sont préparés dans son être et transforment encore après-coup son être et son corps. *Hier will man heilen ?* (C'est cela qu'on veut guérir ?)². Le lendemain de la nuit où il écrit *Le verdict*, il note dans son Journal : "Penser à Freud". Autrement dit ce qu'on peut approcher par la psychanalyse, lui s'en approche par l'écriture ; mais de la vie, Kafka a payé cher pour le savoir, on ne guérit pas.

Kafka écrit cette *Lettre* en novembre 1919, soit cinq ans avant sa mort. En août 1917, la tuberculose pulmonaire se déclare par une *Bluthusten*, une toux de sang ; sa maladie il la considère comme le symbole (*Sinnbild*) de la blessure qui s'est ouverte en cette nuit où il écrit *Le verdict*. Fin décembre 1917, il rompt définitivement ses deuxièmes fiançailles avec Felice Bauer, officiellement pour cause de maladie, en fait par impossibilité d'entrer dans la vie conjugale. Entre 1917 et 1919 les relations avec son père se dégradent, avec pour causes la rupture des fiançailles et le soutien qu'apportait Kafka aux projets d'Ottla, sa soeur bien-aimée. En novembre 1918, Kafka s'installe pour quelques temps à Schelesen, une petite localité au nord de Prague et y fait la connaissance de Julie Wohryzek, fille d'un cordonnier faisant fonction de serviteur à la synagogue Prag-Weinberger, et se fiance avec elle. Le père de Kafka s'insurge contre ces projets de mariage avec une fille de basse condition, mariage qui serait un déshonneur pour son nom, mais finit par céder. Franz rompt alors ses fiançailles avec Julie, donc ses troisièmes (il y en aura quatre). C'est dans ce contexte que se situe la *Lettre au père*. Elle ne lui sera jamais envoyée, ni remise. Quel est alors le statut de cet écrit ? Qui en est le véritable destinataire ?

La *Lettre* se présente comme la réponse à une question récente du père : pourquoi Franz affirme-t-il éprouver de la crainte face à lui ? Il n'a pu y répondre de vive voix, alors il le fait par écrit. Le face à face direct, le corps à corps avec son père lui est impossible. Les mots parlés d'ailleurs n'y suffiraient pas. La voix, bien des passages du texte en témoignent, est du côté du père : *Donnerstimme*, voix de tonnerre, *guter Redner*, bon orateur, *böses Lachen*, rire méchant, et *gurgelndes Lachen*, rire gargarisant. Côté fils, face au père, la voix défaille : *stottern*, bégayer ; *die Sprache verlernt*, désappris le langage ; *nicht ein*

² F. Kafka, "Fragmente aus Heften und losen Blättern", in *Hochzeits-vorbereitungen und andere Prosa aus dem Nachlaß*, Fischer Verlag, p. 243. D'ailleurs, Kafka désapprouvait vivement le terme de "malade mental".

Redner, pas un orateur ; *das Wort verboten*, la parole lui est interdite. *Wort* en allemand a deux pluriels : *Worte* et *Wörter*, le mot parlé, la parole, et le mot écrit. Ainsi, côté père, Kafka met la voix, la parole ; lui-même choisit l'autre versant, le mot écrit. L'usage de cette voix de Zeus avait, selon Kafka, un but : étouffer chez l'autre toute réplique. À cela viennent s'ajouter les injures et les menaces. Les injures du père pleuvaient à la maison, au magasin, et même si le fils n'était pas visé, il en était presque abasourdi (*betäubt* veut dire aussi anesthésié, sous l'effet d'un stupéfiant). Celles que Kafka cite dans cette lettre sont choisies : à propos d'un commis malade des poumons : "Qu'il crève, ce chien malade!" ; d'un ami de Kafka, l'acteur Löwy : "Vermine" (*Ungeziefer*). Kafka était depuis deux ans malade des poumons, Löwy est le nom de jeune fille de sa mère et la vermine est le héros de *La métamorphose*. Des menaces proférées, on a aussi l'exemple du : "Je te déchirerai comme un poisson" et des poursuites hurlantes autour de la table, sans oublier la scène des bretelles ³.

On reconnaît ici sans peine la voix du surmoi. Kafka en donne lui-même l'antidote : un mot gentil, un bon regard. Écrire cette lettre serait-ce reprendre voix, écrire tout court une prise d'air, une tentative de survie ? "*Mein Schreiben handelte von Dir. Ich klagte dort ja nur, was ich an Deiner Brust nicht klagen konnte.*" (Mes écrits traitaient de toi. Je m'y plaignais seulement de ce dont je ne pouvais me plaindre sur ta poitrine). Kafka parle ici de ses écrits littéraires. On peut alors penser que cette *Lettre* a plutôt statut de création littéraire. En somme, par cette phrase Kafka rejoint Freud : la création artistique trouve sa source dans l'enfance de l'artiste. Tout comme le jeu des enfants est une tentative de maîtriser les événements impressionnants de leur vie et sont en quelque sorte une invention de savoir, la création artistique est tentative de cerner le réel. Plus une oeuvre, n'est-ce pas, s'approche du réel, plus elle nous touche et nous enseigne.

Dans ce texte, Kafka évoque une scène de sa petite enfance qui a provoqué *einen inneren Schaden*, un dommage, un ravage intérieur. Une nuit, l'enfant réclamait de l'eau, ses gémissements ne cessant pas malgré quelques vigoureuses menaces, le père tira l'enfant du lit, le porta dehors sur la galerie intérieure et l'abandonna là en chemise devant la porte refermée. Débouté par son père, il est vrai sans douceur, de son désir d'être nourri par sa mère, de ses désirs incestueux, l'enfant se sent aussi abandonné par son géant de père, "la dernière instance", et reste suspendu dans la béance ainsi ouverte par l'impossibilité de mettre en relation les deux faits, réclamer de l'eau et être porté dehors. Dans cette béance qu'on pourrait appeler *Che vuoi ?*, l'enfant invente une réponse : je suis un rien, *ein solches Nichts* (un tel rien). Il en deviendra docile, écrit-il, mais on peut imaginer qu'il a dû en concevoir une haine pour ce père à la hauteur de la crainte éprouvée. La haine surgit quand une relation d'amour est

³ F. Kafka, *Lettre au père*, traduction de Marthe Robert, Folio bilingue, Gallimard, p. 61. Cet ouvrage sera désormais indiqué en note sous la forme *Lettre au père*.

rompue, dit Freud. Le *Ich* hait, exècre, poursuit de son intention de destruction ce qui est pour lui source de déplaisir, que ce soit un refus de satisfaction sexuelle ou de satisfaction des besoins de conservation. Le précurseur de la haine est la lutte du *Ich* pour sa conservation et son affirmation. Au temps du narcissisme primaire succède le temps objectal où plaisir et déplaisir sont les modes de relation du *Ich* avec l'objet. Au plaisir correspondent les termes suivants : attirance, rapprochement, amour, incorporation ; au déplaisir les termes : distance, rejet, haine, destruction.

Les termes qu'utilise Kafka pour caractériser ses relations à son père sont *Entfremdung*, aliénation, c'est-à-dire rendre étranger : *Fremdheit*, "étrangéité", *Distanz*, distance. "Il s'en suivit que le monde se trouva partagé en trois parties : l'une où je vivais en esclave, soumis à des lois qui n'avaient été inventées que pour moi et auxquelles par-dessus le marché je ne pouvais jamais satisfaire entièrement, sans savoir pourquoi ⁴ ; une autre, qui m'était infiniment lointaine, dans laquelle tu vivais, occupé à gouverner, à donner des ordres et à t'irriter parce qu'ils n'étaient pas suivis ; une troisième enfin, où le reste des gens vivaient heureux, exempts d'ordres et d'obéissance."⁵ Il semblerait donc que la motion hostile, la haine, ait subi précocement le destin du retournement contre la personne propre et que, comme c'est le cas de la névrose obsessionnelle, il y ait eu dans la première phase du refoulement, en raison de l'ambivalence amour-haine, une modification du *Ich* (docilité). Cette même ambivalence empêche le refoulement de tenir le coup : l'angoisse morale, les autoreproches font surface, les mécanismes de fuite par évitement et interdits se mettent en marche ; doute, arrêt de l'action et ligotage moteur de l'impulsion complètent le tableau.

Ainsi, dans cette terrible *Lettre*, dans ces attendus "du terrible procès" qui oppose père et fils où le père "prétend être toujours le juge", Kafka semble prendre le rôle du procureur : il fait un portrait du père qui n'est pas sans évoquer le père jouisseur de la horde. Fort, grand, large, d'un tempérament de maître ⁶, engloutissant à toute vitesse de gros morceaux brûlants, beuglant, écrasant les autres rien que par sa corpulence, les incendiant d'insultes, les dénigrant, les avilissant, ce père dirigeait le monde de son fauteuil dans l'assurance sans limites que son avis était le bon et imposait aux autres, en particulier aux enfants, des lois dont il s'exceptait. Le fils craignait d'en être piétiné si bien qu'il ne restât rien de lui. Sur la carte du monde, il prenait presque toute la place, ne laissant que quelques pauvres petites régions à son fils. Ses paroles étaient pour lui commandement du ciel et il ne devait sa vie qu'à sa grâce, la portant désormais comme un cadeau immérité.

⁴ On ne peut pas ne pas penser ici au *Procès* ; plus loin dans le texte Kafka écrit : "[...] j'ai écrit fort justement au sujet de quelqu'un : il craint que la honte ne lui survive." p. 93. Voir note 2.

⁵ F. Kafka, *Lettre au père*, p. 39.

⁶ Le père de Kafka s'appelait *Hermann*, littéralement l'homme de l'armée, où l'on entend *Herr*, le seigneur, le maître, le seigneur Dieu et *Mann* l'homme, par rapport à la femme.

Pourtant le réquisitoire ne va pas jusqu'au bout : la condamnation à mort qu'on aurait pu attendre pour un tel père de la horde, au contraire le fils le déclare non coupable, chaque reproche ou presque est assorti d'un "ce n'est pas de ta faute" ou d'un "comprends-moi, père, ce ne sont que des choses insignifiantes qui n'ont pris de l'importance pour moi qu'en raison de ma faiblesse". Remarquons au passage qu'on reconnaît bien là le mode de déplacement sur les choses insignifiantes propre à l'échec du refoulement dans la névrose obsessionnelle.

Ce fils procureur fait de lui-même un portrait tout aussi terrible : maigre squelette, tremblant de honte au sortir de la cabine de bain, faible, indécis, anxieux, inconstant, humble, avare, amer, honteux, fermé, maladif, fraudeur, menteur, tricheur, muet, paresseux, apathique, être ténébreux (*Lichtscheues Wesen*, littéralement être qui craint la lumière. On ne peut pas ne pas penser là au cafard, la vermine de *La métamorphose*). "Là où je vivais, écrit-il, j'étais rejeté (*verworfen*, forclos), condamné, anéanti." Sortir de cette position, de cette humiliation lui était impossible car le père lui barrait le chemin de la sortie. Il disait : "Vas-y !" mais le retenait fermement d'une main : il était ainsi sans cesse repoussé dans le cercle du père, totalement ligoté par sa dette envers lui. D'où son incapacité à agir ("C'est pourquoi ma reconnaissance envers toi pour tout ne pouvait être que celle d'un mendiant, mais ne pouvait s'exprimer en acte")⁷. Donc le fils est empêtré dans les filets d'une dette impayable et impayée, et la culpabilité est de son côté. Ce passage de la dette à la culpabilité est facilité par le mot allemand *Schuld*, qui veut dire aussi bien dette que faute. Et, comme on l'a vu plus haut, en expédiant son père dans l'orbite divine, il l'éloigne de lui jusqu'aux confins de l'infini, sans le tuer réellement, et il lui ôte toute culpabilité : blanchi, pur de toute faute. Le coupable, plutôt celui qui se torture de culpabilité, c'est lui le fils. Mais prend-il pour autant la faute sur lui ? Sa vie sera marquée par le lourd tribut payé à la névrose, mais cette faute, il l'écrira dans ses créations littéraires. Aussi bien cette *Lettre au père* pourrait-elle s'appeler construction d'un père, voire construction de la faute du père.

Ce rejet massif du père, résultat de son éducation comme l'écrit Kafka, a pour effet un échec de la transmission. Cet échec se manifeste sur plusieurs plans.

⁷ À propos d'acte, Kafka fait une remarque très intéressante dans un paragraphe où il est question du mariage, de la famille, des enfants. En général dit-il, les gens ne "font" (*tun*) rien pour cela, ça leur "arrive" (*geschieht*). Suit une parenthèse où Kafka écrit : "(surtout que "faire" et "arriver" ne laissent pas distinguer l'un de l'autre nettement)". On voit que Kafka n'est pas loin de la définition lacanienne de l'acte : il ne s'agit pas d'un acte volontaire à connotation moïque, mais de l'acte, trajet pulsionnel, "ça arrive", "ça se produit". N.B. : dans la traduction le mot *geschehen* est traduit par le verbe subir, traduction qui gomme l'intérêt de cette remarque de Kafka et la déplace.

D'abord celui du nom : il n'est pas un Kafka, il n'a rien des caractéristiques qui s'attachent à ce nom, il est un Löwy avec un certain fond Kafka⁸. Autrement dit, il se situe côté maternel. D'ailleurs son père n'est pas non plus tout à fait un Kafka : les autres hommes côté Kafka sont moins sévères que lui. Une parenthèse suit ce mot "sévère" où Kafka écrit : "(en cela, d'ailleurs, je tiens beaucoup de toi et j'ai beaucoup trop bien géré l'héritage, sans toutefois que ma constitution possédât les contrepoids nécessaires dont tu disposes.)"⁹. Peut-on mieux dire que le meilleur transmetteur qui soit est le surmoi, et pas forcément pour le meilleur mais plutôt pour le pire, puisque celui-ci est un bouillon de culture de la pulsion de mort ?

Dans son Journal, Kafka note le 27 mai 1914 : "Ma mère et ma soeur sont à Berlin. Ce soir, je serai seul avec mon père. Je crois qu'il a peur de monter dîner? Devrai-je jouer aux cartes avec lui ? (je trouve les «K» (*Karten*) laids, ils me dégoûtent presque et pourtant je les écris, ils doivent être très caractéristiques pour moi). L'attitude de mon père quand j'ai touché F."¹⁰. Comme par hasard, les cartes (*Karten*), jeu préféré du père, apparaissent dans la *Lettre au père* quand Kafka relate l'accueil, il est vrai peu amène, que son père fit à ses livres qui venaient de paraître : "[...] «Pose-le sur la table de nuit !» (lorsqu'il arrivait un livre, en effet, tu jouais généralement aux cartes) [...]." Le paragraphe où se trouve cette citation commence ainsi : " Tu as touché plus juste en concevant de l'aversion pour mon activité littéraire [*mein Schreiben*, le fait que j'écrive] ainsi que pour tout ce qui s'y rattachait et dont tu ne savais rien. Là, je m'étais effectivement éloigné de toi tout seul sur un bout de chemin, encore que ce fût un peu à la manière du ver de terre qui, le derrière écrasé par un pied, s'aide du devant de son corps pour se dégager et se traîner à l'écart. J'étais en quelque façon hors d'atteinte [*in Sicherheit*, en sécurité], je recommençais à respirer [*es gab ein Aufatmen*; mot à mot, il y avait une respiration de soulagement] [...]"¹¹

On sait aussi que cette lettre K sert de nom propre à des personnages de ses histoires, en particulier à celui du *Procès*, condamné à mort sans savoir quelle était sa faute. Alors ne pourrait-on pas penser que l'activité littéraire de Kafka trouve sa source dans un désir d'élucider cette question qu'il s'est posé lors du souvenir d'enfance : en quoi consistait cette absence de liaison entre réclamer de l'eau et être jeté dehors par son père ? Le mot Kafka en tchèque veut dire choucas, un nom d'oiseau donc. C'était l'emblème, le logo commercial du père. En allemand familier, il y a un verbe *vögeln* qui veut dire baiser : où l'on retrouverait la source du désir de savoir chez les enfants.

⁸ F. Kafka, *Lettre au père*, paragraphe commençant par "Fais une comparaison entre nous [...]", p. 19.

⁹ *Ibidem*, p. 21.

¹⁰ F. Kafka, *Journal*, traduction de Marthe Robert, Le Livre de poche *biblio*, Grasset, 1954, p. 345. Cet ouvrage sera désormais désigné dans les notes sous la forme *Journal*.

¹¹ F. Kafka, *Lettre au père*, p. 107.

Cette lettre K ne condense-telle pas alors l'énigme que représente le sexuel, le dégoût éprouvé par l'enfant quant aux activités exercées par le père, le commerce tout court et le commerce avec la mère, avec les femmes, et le taraudage de la culpabilité ? Son tracé long et maigre, sec et anguleux, en équilibre presque précaire, ne fait-il pas penser à ce que Kafka dit de son corps, tant dans ce texte que dans son Journal ou dans d'autres oeuvres ? ¹² Éponge gorgée de jouissance donc, mais qui en tant qu'écrite et publiée vient faire barrage à cette jouissance et permettre à celui qui l'écrit de respirer, de reprendre souffle.

Échec aussi dans la transmission du judaïsme : ce qui lui fut transmis n'était que semblant social, et encore une fois apparaît le rien. "Plus tard, jeune homme, je ne comprenais pas que toi, avec le rien de judaïsme dont tu disposais, tu pusses me reprocher de ne pas faire d'efforts (ne serait-ce que par piété, comme tu t'exprimais) pour accomplir un rien similaire."¹³ Abandonner cette plaisanterie même pas drôle lui sembla être un acte de piété. Il évoque sa terreur à l'idée d'être appelé à la Thora, c'est-à-dire à lire à haute voix devant la communauté et puis il fait une remarque un peu étrange étant donné le contexte de la synagogue. Certaines fois, lors de la célébration en souvenir des morts, le père restait mais l'enfant était renvoyé et pensait, à cause du fait qu'il était renvoyé, qu'il s'agissait là de quelque chose d'inconvenant (*etwas Unanständiges*). C'est cette idée qui surgissait au beau milieu de l'ennui où l'enfant se maintenait pendant le service divin. Renvoyé, mis dehors, il l'avait été dans les premières années par son père, "cette dernière instance", tel est le souvenir traumatique dont il a été question plus haut. Ne peut-on voir dans l'étrangeté de cette remarque la marque d'un déplacement ? Le père le renvoyait comme il l'avait jadis jeté dehors parce que des choses inconvenantes se passaient. Le lit parental où régnait son Dieu de père était en quelque sorte entré par déplacement dans la synagogue. Là se retrouve la liaison entre le sexe et la mort, entre la castration et la mort. Kafka reviendra plus tard dans sa vie au judaïsme ¹⁴ mais ne réussit, dit-il, qu'à en dégoûter son père :

Par mon entremise, le judaïsme te devint odieux, tu jugeas les écrits juifs illisibles, ils te «dégoûtèrent».[...] Ce «dégoût» (abstraction faite de ce qu'il n'était pas d'abord dirigé contre le judaïsme, mais contre ma personne), ce dégoût ne pouvait donc signifier que ceci : tu reconnaissais inconsciemment la faiblesse de ton judaïsme et de mon éducation juive, tu ne voulais à aucun prix qu'elle te fût rappelée, et à tous les souvenirs de ce genre tu répondais par une haine ouverte. Tu exagérais d'ailleurs beaucoup en faisant, négativement,

¹² Par exemple, dans *Préparatifs de noces à la campagne*, treizième paragraphe.

¹³ J'ai retraduit cette phrase, qui se trouve à la page 97 de la traduction de Marthe Robert, car dans celle-ci le mot *Nichts*, rien, est traduit par fantôme. Cette traduction fait en effet disparaître ce mot *rien*, si important dans tout le texte de cette *Lettre au père*.

¹⁴ Aborder la question des rapports de Kafka au judaïsme nécessiterait un autre travail qui, on peut le comprendre à la lecture de la *Lettre*, recouperait la question du père, de l'écriture et de la lettre.

tant de cas de mon judaïsme tout neuf ; d'abord il était gros de ta malédiction et ensuite les relations avec autrui [*Mitmenschen*] jouaient un rôle décisif dans son évolution, dans mon cas donc, un rôle mortel.¹⁵

À plusieurs reprises d'ailleurs, Kafka évoque ce rien vouloir en savoir du père, son ignorance, "comme si tu n'avais pas la moindre idée de ton pouvoir", inconscience à laquelle s'oppose le savoir du fils, sa lucidité "mais moi je savais"¹⁶.

Dieu, dit Freud dans son texte sur Léonard de Vinci, est une grandiose sublimation du père, la bonne nature celle de la mère.

"Écrire comme forme de prière. Différence entre Zürau et Prague. Est-ce qu'alors je n'ai pas assez lutté ?" note Kafka en 1920. Zürau, c'est le lieu où sa soeur Ottla avait tenté, secondée par Franz, de mener une existence agricole et indépendante. Tentative qui fut un échec et surtout avait été farouchement désapprouvée par le père. Franz avait espéré lui aussi trouver, dans la nature, un peu de bonheur. De retour à Prague fin juin 1918, il avait dit à Max Brod qu'il fallait se limiter à ce qu'on maîtrise absolument. Écrire, donc, absolument.

Échec aussi de la transmission du savoir : Kafka déclare n'avoir rien appris à l'école, au lycée et ni aucun savoir-faire¹⁷. Son intérêt pour les cours était en quelque sorte dévoré par "le plus profond souci pour l'affirmation de [son] existence, si bien que tout le reste [lui] était indifférent" ; pire, il avait l'impression d'être un imposteur, un fraudeur quand il réussissait ; pire encore, le succès extérieur venait renforcer sa culpabilité et son angoisse.

Je voyais souvent en pensée la terrible assemblée des professeurs (le lycée n'est ici que l'exemple le plus conforme à l'ensemble, mais tout se passait de façon analogue autour de moi) qui se seraient réunis, lorsque j'avais été admis en première, donc en seconde, quand j'avais été admis en seconde, donc en troisième et ainsi de suite, pour examiner ce cas unique et révoltant [*himmelschreiend*, *himmel* le ciel, *schreiend* criant] et rechercher comment j'avais réussi, moi, le plus incapable, en tout cas le plus ignorant, à me glisser jusqu'à une telle classe, qui, maintenant que l'attention générale était attirée sur moi, allait bien sûr me vomir aussitôt, dans l'allégresse de tous les justes délivrés de ce cauchemar.

On le voit, Kafka est tout à fait freudien : dans le fantasme, les professeurs viennent prendre la place du père, avec un léger déplacement : il est vomi, recraché et non pas jeté dehors comme un chien ou piétiné comme une vermine.

¹⁵ F. Kafka, *Lettre au père*, p. 107.

¹⁶ *Ibidem*, p. 35.

¹⁷ Je n'ai pas évoqué ici ce que Kafka écrit quant à ses choix professionnels, son activité de fonctionnaire ni ses différentes tentatives interrompues de pratiquer le violon, la menuiserie, le jardinage, etc.

De tous ces échecs dans la transmission pourrait-on dire symbolique, Kafka tire la conclusion qu'il était en réalité un fils déshérité, *ein enterbter Sohn* :

Mais comme je n'étais sûr de rien, comme j'attendais de chaque instant une nouvelle confirmation de mon existence [*Dasein*], comme il n'y avait rien qui fût en ma possession réelle, incontestable, exclusive et déterminée par moi seul sans équivoque, comme j'étais, en somme, un fils déshérité, je me pris à douter aussi de ce qui m'était le plus proche, de mon propre corps ; [...] ¹⁸.

Cet impossible rendez-vous avec le père a des conséquences dans le réel du corps : "[...] et c'est ainsi que le chemin de l'hypocondrie se trouva libre, jusqu'au moment où, épuisé par l'effort surhumain que m'imposait ma volonté de me marier (sur ce sujet je reviendrai), le sang sortit du poumon [...]". Pour désigner son corps, Kafka emploie le terme de *das Nächste*, la chose la plus proche ; à un article près, c'est le même mot que *der Nächste*, le prochain. Sans la médiation symbolique, la Chose se rapproche dangereusement et la jouissance de l'Autre vient ravager le corps, en quelque sorte par franchissement de la ligne d'interdit de jouissance tracée par le signifiant ou encore par la barrière du plaisir. Se retrouvent ici les méfaits du surmoi pousse-à-jour ¹⁹ ; impossible de ne pas penser aux injures du père : "Qu'il crève, ce chien malade !" adressées au commis tuberculeux.

Reste les femmes et le mariage. Là non plus, il ne trouvera guère de recours contre l'emprise du père. Ce n'est pas d'elles que pourra venir la libération.

Sa mère était certes tendre et aimante, mais en définitive, en bonne épouse qu'elle était, elle avait dans le meilleur des cas le rôle de l'intermédiaire ²⁰, et surtout celui du rabatteur vers le père (*Treiber*, terme de chasse).

Les soeurs, à part Ottla avec laquelle il était en somme conjuré, dans l'amour et la haine ²¹, contre le père et qui d'ailleurs en tant que fille semblait

¹⁸ *Ibidem*, p.113.

¹⁹ Cf. Patrick Valas, *Les Di(t)mensions de la jouissance*, chapitre sur la jouissance de l'Autre, Collection Scripta, Érès, Toulouse, 1998.

²⁰ F. Kafka, *Lettre au père*, p. 51. "[...] (la contrepartie de ceci, c'est que j'en vins à ne plus oser t'interroger directement quand maman était là ; plus tard, l'habitude m'empêcha de penser à le faire. Il était beaucoup moins dangereux pour l'enfant de questionner sa mère assise à côté de toi, on lui demandait : « comment va mon père ? » et ainsi on se protégeait des surprises)." Quelle extraordinaire scène tragi-comique, n'est-ce pas ? On croirait presque assister à une scène du théâtre de Samuel Beckett.

²¹ *Ibidem*, p. 55, 57 et 59.

mieux mener la lutte que lui, supportaient ou subissaient la loi du père sans trop broncher et ne lui étaient pas d'un grand secours ²².

Les autres femmes, celles rencontrées ou les fiancées, n'ont pas réussi à l'aider à sortir du cercle infernal où il se déchirait. Le 6 juillet 1915, il écrit dans son Journal : "Jamais encore je n'ai été intime avec une femme, sauf à Zuckmantel. Puis une autre fois avec la Suisse à Riva. La première était une femme et j'étais ignorant, la deuxième était une enfant et j'étais dans le plus complet désarroi." Là encore, selon la *Lettre*, c'est le père qui lui barre l'accès à l'Autre sexe et au mariage, qui était pourtant la plus grande tentative de sauvetage entreprise par Franz. Dans ces tentatives, dit-il, se sont rassemblées d'un côté toutes les forces positives dont il disposait, de l'autre toutes les forces négatives qui ont fait rage et ce sont celles-ci, résultat de l'éducation du père, qui ont littéralement interposé un cordon entre lui et le mariage.

On apprend qu'enfant au développement lent, il était assez éloigné des choses sexuelles. Ces choses sexuelles, il les avait appelées, dans la seule conversation qu'il eut jamais avec son père à l'adolescence à ce sujet, "les choses intéressantes" et "les grands dangers". Aux reproches alors adressés à ses parents de ne lui avoir donné aucune information sexuelle, son père répondit qu'il pourrait lui donner des conseils pour pratiquer ces choses sans danger, autrement dit pour aller chez les putains sans risque. Le résultat de cette réponse, certes sans grand tact, fut catastrophique : le fils, qui déjà trouvait le mariage impudique d'après ce qu'il en avait entendu dire (cf. le dégoût éprouvé à la vue du lit parental, dont il fait état dans son *Journal*) ²³ ne pouvait imaginer ses parents en train de baiser et encore moins son père chez les putains. Du coup, dit-il, son père est devenu encore plus pur : à lui la pureté, au fils la saleté ²⁴. Il reconnaît pourtant qu'après tout, ce conseil n'était pas si scandaleux que cela ; mais voilà Franz était Franz et son père était son père, pris dans un rapport d'exception sans commune mesure avec les autres humains. C'est cette exception qui les rendait alors tous les deux *schuldlos*, non coupables d'être chacun de l'autre côté d'une ligne qui les séparait irréductiblement, tragiquement l'un de l'autre. Le même heurt s'est reproduit 20 ans plus tard, écrit Kafka, lors de ses troisièmes fiançailles. Voici comment le père s'est exprimé :

Je suppose qu'elle a mis quelque corsage choisi avec recherche, comme les juives de Prague s'entendent à le faire, et là-dessus naturellement, tu as décidé

²² *Ibidem*, p. 79 et 81.

²³ F. Kafka, *Journal* : "Mais enfin, je suis issu de mes parents, je suis lié à eux et à mes soeurs par le sang, ce sont là des choses que je ne sens pas dans la vie courante et parce que je me suis nécessairement fourvoyé dans mes buts particuliers, mais je les respecte, au fond, plus que je ne crois le faire. Il arrive que je les poursuive aussi de ma haine, la vue du lit conjugal de mes parents, des draps qui ont servi, des chemises de nuit soigneusement étendues, peut m'exaspérer jusqu'à la nausée, peut me retourner le dedans du corps ; [...]." p. 479 – (la suite de ce brouillon de lettre pour Felice Bauer est tout aussi intéressante).

²⁴ F. Kafka, *Lettre au père*, p. 131.

de l'épouser. Et ceci le plus vite possible, dans une semaine, demain, aujourd'hui. Je ne te comprends pas, tu es un homme adulte, tu vis dans une ville, et tu ne trouves pas d'autre solution que d'épouser sur le champ la première femme venue. N'y a-t-il vraiment pas d'autres possibilités ? Si tu as peur de cela, j'irai moi-même avec toi.²⁵

Autrement dit pour Franz : retour à la saleté, aux vilaines affaires sexuelles. Plus loin dans le texte il reconnaît être mentalement incapable de se marier. À chaque tentative, les mêmes effets dans le corps, insomnies et maux de tête, il a la tête en feu nuit et jour et vacille de désespoir. Il est cadavre rongé par les vers à cause de l'angoisse, de la faiblesse et du mépris de soi.

Au pied du mur d'être à son tour mari et père, poussé par la contrainte à faire un bilan, en cette heure de vérité, il est cloué sur place par le doute et l'inhibition. Ce serait un conte de fée s'il parvenait par le mariage à être l'égal du père ; mais voilà le mariage fait partie du territoire du père et Franz n'a *rien* dans la main, pas même un moineau²⁶, il ne peut faire autrement que de choisir le rien. De ce choix forcé pour le rien découle l'autre choix forcé : le mariage ou l'écriture. Où se retrouve l'objet qu'il aura été pour l'Autre et autour duquel tournent ses écrits, avec cette part pulsionnelle qui sublimée a échappé au refoulement. Vers la fin de la *Lettre*, Kafka utilise un procédé d'écriture extrêmement intéressant : il invente une réponse de son père à cette même lettre qui, ne l'oublions pas, n'a jamais été envoyée ni remise au père, le destinataire apparent. Il semble donc que le véritable destinataire était Kafka lui-même : on pourrait dire que cette réponse du père, sous forme d'incise, serait le propre message de Kafka sous forme inversée.

Dans *Pulsions et destins de la pulsion*, Freud définit trois temps de la pulsion. Pour le sadisme, par exemple : 1) tourmenter une autre personne prise comme objet ; 2) l'objet est abandonné et remplacé par la personne propre avec changement de but actif en but passif : se tourmenter soi-même. Donc le sujet devient l'objet, mais où est passé le sujet ? 3) une personne étrangère comme objet est à nouveau recherchée pour prendre en charge le rôle du sujet : se faire tourmenter. Or dans la névrose obsessionnelle, le trajet de la pulsion en reste au temps 2 : se tourmenter soi-même, qui n'est pas un vrai passif comme dans le masochisme (être tourmenté) mais un médium réflexif. Ici l'insertion d'un nouveau sujet (temps 3) n'a pas lieu. L'insertion de la parole, certes fictive, du père dans le texte de la *Lettre* et justement vers sa fin, ne serait-elle pas à lire comme l'insertion d'un nouveau sujet ? En *se faisant dire* par son père, entre autres choses, qu'il vivait en parasite, suçant le sang de l'adversaire, à savoir son père, ne réalise-t-il pas, dans et par l'écriture, le troisième temps de la pulsion ?

²⁵ *Ibidem*, p. 133-135. J'ai modifié la traduction de la dernière phrase, car il me semble que le père dit là non pas qu'il ira voir la jeune fille avec Franz, mais qu'il est prêt à aller chez les putains avec lui.

²⁶ *Ibidem*, p. 147.

Sur son écriture il doit veiller comme un père, parce que c'est le seul petit bout d'indépendance qu'il ait pu gagner, la seule possibilité de fuite qui lui restait. C'était sa terre d'exil, si fragmentaire qu'elle fût, l'autre rive où il pouvait vivre libre, avec le savoir qu'il avait dû pour cela se séparer du monde des gens normaux²⁷. Il y veillera jusqu'aux dernières limites de sa vie où, la voix coupée par la tuberculose, il continuera à écrire, faisant savoir de ses aventures subjectives et corrigeant en quelque sorte dans le passage au public ce rejet d'un père²⁸, avec une exigence, une lucidité et une rigueur hors du commun. Ne pose-t-il pas la question que nous ne cessons de poser : qu'est-ce qu'un père ? Qui sans les lettres dont il a su border la déchirure de son être ravagé par les forces négatives de la pulsion de mort aurait jamais entendu parler de son père ? Qui sans son écriture connaîtrait le nom de Kafka ? Cette *Lettre*, d'une grande violence mais non sans le sens aigu du comique qui caractérise les écrits de Kafka, est-elle une tentative de réconciliation avec le père ? "Il était, selon la belle image de Merejkovski, comparable à un être qui s'était réveillé trop tôt dans les ténèbres, tandis que tous les autres dormaient encore." écrit Freud à propos de Léonard de Vinci²⁹. Cette phrase va bien à Kafka aussi, lui qui pressentit si bien la subjectivité de notre siècle. "Notre art est un être aveuglé de vérité : la lumière sur la grimace d'un visage qui recule est seule vraie, sinon rien. La vérité, pas tous ne peuvent la voir, mais l'être, oui", écrit-il en décembre 1917 dans le *Troisième Cahier*. Cette phrase ne déparerait pas dans la *Lettre aux Italiens* de Lacan. Pas tous ne deviennent écrivains ou artistes. Pas tous ne peuvent devenir analystes. Quelle précoce mauvaise rencontre ont fait ceux qui deviennent écrivains et analystes ? Quelle est la part du hasard, des vicissitudes de la vie, se demande Freud à la fin de son texte sur Léonard de Vinci. Certes l'issue est différente pour les uns et les autres, surtout en ce qui concerne l'objet. Mais n'ont-ils pas dû, les uns et les autres, chacun à sa manière, subjectiver cette "part secrète" de mort et prendre sur eux, voire se réconcilier avec les signifiants qui ont roulé comme des dés jetés sur leur table de jeu ?

Aborder un tel texte n'est périlleux que pour celui qui s'y risque. Le texte, lui, indifférent à tant de maladresse, poursuivra son chemin vers d'autres lecteurs, se prêtera à d'autres lectures, sans pour autant livrer son dernier mot.

²⁷ F. Kafka, *Journal*, 21 janvier 1922 : "[...] Sans ancêtres, sans mariage, sans descendants, avec un violent désir d'ancêtres, de mariage, de descendants. Tous, ancêtres, mariage et descendants me tendent la main, mais trop loin pour moi. [...]" p. 535.

²⁸ F. Kafka, *Lettre au père*, p.67. "[...] je me mis à fuir tout ce qui, même de loin, pouvait me faire penser à toi."

²⁹ S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Folio bilingue, Gallimard, p.231.